



IHS



Première
ANNEE



VOLUME

II



NUMERO

31



22
Sept.
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson.

Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



BOURSE DES SAINTS ANGES.

Cette prime consiste en une bourse de collège de \$ 70.00 par année, pendant 7 ans, en faveur d'un aspirant, **bona fide**, au sacerdoce.

Elle sera tirée au sort entre **les prêtres**, qui nous envoient des abonnements, aussitôt qu'il y aura 700 abonnements d'un an, **payés**.

AUTRE PRIME.

On nous dit de différents côtés : La prime que vous donnez sous forme de bourse n'encourage que le clergé à travailler à répandre la " Famille Chrétienne. " Bien des personnes, surtout des maîtresses d'école, deviendraient d'excellentes zélatrices si elles avaient un petit encouragement.

Nous reconnaissons toute la justesse de cette remarque, et tout en maintenant la " bourse des Sts Anges, " nous ferons un nouveau sacrifice.

Voici ce que nous offrons aux personnes qui veulent être zélatrices.

Chaque *nouvel* abonnement envoyé par une zélatrice recevra un billet pour le tirage d'une prime consistant en morceaux de musique, cantiques ou opérettes.

On tirera une prime par 10 abonnements, de sorte qu'une zélatrice qui enverra 10 abonnements à la fois, n'aura pas besoin d'attendre le tirage au sort et choisira sa prime immédiatement, c'est-à-dire une série entière, telle que ci-après.

Série No 1

Musique Religieuse.

Tu sais bien que je t'aime.	Duo à l'Eucharistie.	—	0,40
Viens!	" " "	—	0,50
L'hostie de Noel.	— — —	—	0,40
Cœur Sacré de Jésus.	— — —	—	0,40
Reine et Mère.	— — —	—	0,50
Au ciel.	— — —	—	0,40
Le lis de St Joseph.	— — —	—	0,40
		<hr/>	3,00

Série No 2

Il est venu.	—	—	0,40
Il faut qu'il règne.	—	—	0,40
Noel, Noel.	—	—	0,40
serment au Sacré-Cœur.	—	—	0,40
Ton Cœur de Mère.	—	—	0,40
C'est un serment.	—	—	0,40
Soldat vaillant.	—	—	0,40
		<hr/>	2,80



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. II. No. 31. — 22 SEPT., 1898.

SOMMAIRE :

Evangile du dixseptieme Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — Le don de force. — Le désarmement. — Procession du T. S. Sacrement à Lourdes. — La Femme Chrétienne. — Un petit cierge à la bonne Ste Anne. — Souveraineté de J. C. — Vie du B. F. de Nicosie. —

Evangile du XVII^e Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Matthieu. — Ch. 22.*

EN ce temps-là, les pharisiens s'approchèrent de Jésus, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui demanda pour le tenter : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier des commandements, et voici le second, qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la Loi et les Prophètes. Comme les Pharisiens étaient réunis là, Jésus leur fit à son tour cette question : Que pensez-vous du Christ ? de qui est-il fils ? De David, répondirent-ils. Comment donc, ajouta-il, David, qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, lorsqu'il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? Aucun d'eux ne put lui répondre, et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger.

Qu'appelle-t-on aimer Dieu ?

C'est reconnaître Dieu pour son Seigneur et pour le bien suprême et infiniment parfait, mettre en lui sa plus grande joie et son bonheur, désirer, par conséquent, qu'il soit connu et glorifié par tous les hommes, rapporter à lui toutes ses pensées, ses désirs et ses actions, et observer ses commandements avec tant de zèle, qu'on aimerait mieux perdre tous les biens temporels, richesses, honneurs, amis, et la vie elle-même, que de désobéir à Dieu et de l'offenser.

Qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout son cœur, etc. ?

Toutes ces expressions signifient au fond une seule et même chose. L'Écriture sainte veut dire par là que nous devons aimer Dieu d'un amour véritable, c'est-à-dire, sincère, fort, tendre et zélé, ou de toutes les forces de notre corps et de notre âme ; en d'autres termes, que nous devons consacrer à l'amour et au service de Dieu, toutes les pensées de notre esprit, tous les désirs de notre cœur, toutes les déterminations de notre volonté, tous les mouvements de notre corps ou de nos cinq sens ; ou rapporter à lui toutes nos actions comme à notre but suprême.

Comment cela peut-il se faire ?

En faisant tout ce que l'on fait, travail des mains ou travail d'esprit, même nos repas, nos récréations, et notre repos avec une intention pure, pour l'amour et la gloire de Dieu, parce que c'est sa volonté et que cela lui est agréable.

Peut-on également offrir à Dieu et faire pour son amour, des œuvres mauvaises, ou même les conversations oiseuses et inutiles, des superfluités dans le boire et le manger ?

Non, car de telles choses sont opposées à sa volonté et ne peuvent par conséquent lui plaire : aussi, loin de nous rendre dignes d'aucunes récompenses, elles nous attirent plutôt ses châtiments.

CALENDRIER

Septembre.

25 DIM.	XVII ap. Pent.
26 Mer.	ST VINCESLAS, mart.
27 Lun.	ST CYPRIEN ET STE JUSTINE, mart.
28 Mar.	ST COSME et DAMIEN, mart.
29 JEU.	St MICHEL, Archange, double de II classe.
30 Ven.	ST JEROME, conf.

Octobre.

1 Sam.	ST REMI, évêque et conf.
2 DIM.	XVIII ap. Pent. Solennité du T. S. ROSAIRE, double de II classe.

Le Don de Force.

(18^{ème} article sur le St Esprit.)



ARTICLE qui suit est la traduction littérale d'une revue du Vénézuéla. **El sanctissimo sacramento**, vouée au culte du T. S. Sacrement.

Nous le donnons ici à la place de notre article sur les dons du St Esprit, parce qu'il est un magnifique exemple du don de Force. De plus, comme il est récent, il produira plus d'effet sur l'esprit de nos lecteurs que les explications que nous leur donnons, et leur inspirera la même force, nous n'en doutons pas, pour fouler au pied le respect humain à la première occasion.

LA SOUVERAINETE DE JESUS-CHRIST.

PROCLAMÉE DEVANT UN PARLEMENT.

Nul doute que le règne social de Jésus-Christ s'étend et s'affermir de plus en plus parmi les nations.

Ce ne sont plus des manifestations d'adoration privées et timides ne dépassant pas l'enceinte du lieu saint ou le foyer familial, et qui ne satisfont pas le devoir de la conscience.

Ce sont des confessions publiques et très solennelles ; c'est la déroute du respect humain : c'est la reconnaissance complète de la souveraineté du Christ, en présence des grands et au milieu des assemblées législatives, lesquelles rejettent fréquemment Dieu, sans vouloir se rappeler que c'est par Lui que l'on dicte les lois et que l'on rend la justice.

Au Chili, pays lointain, mais auquel ni le progrès, ni la civilisation véritables ne sont étrangers, et où bien souvent, dans ses Congrès, s'est fait entendre la voix d'éloquents orateurs catholiques, proclamant la liberté chrétienne et défendant les droits de l'Eglise ; au Chili, au mois de janvier dernier, eut lieu une scène grande et imposante par sa portée, et très digne d'être offerte comme exemple à l'admiration des catholiques du monde entier.

Nous sommes heureux et fiers de pouvoir retracer pour nos lecteurs, cet admirable tableau comme un encouragement et une espérance.

On discutait dans la Chambre des députés le budget du Culte, lorsque le député Pleitado, bien connu dans le pays pour ses sentiments antireligieux, se mit à vomir les plus horribles blasphèmes contre Dieu, contre la religion et contre le sacerdoce.

Le député catholique Mascario Ossa s'empessa de protester en un langage noble et enthousiaste et avec toute l'énergie de sa foi, contre l'hom-

me qui osait, avec tant d'audace, outrager le nom de Dieu, cracher à la face du peuple et insulter aux croyances de toute une nation.

Le vaillant député termina son discours au milieu de l'émotion et de l'enthousiasme de toute l'assemblée, et finalement, tombant à genoux il s'écria :

— J'adore Notre-Seigneur Jésus-Christ et je le proclame Roi et Seigneur de tout ce qui existe et Souverain des nations!..

A cette magnifique confession se joignirent tous les députés catholiques par la voix de leur chef, le député Concha, puis toute la population de Santiago ; de toutes parts arrivèrent des félicitations adressées au digne député ; même les villages les plus lointains et les plus petites bourgades s'honorèrent en lui envoyant leur adhésion, et Mgr l'archevêque de Santiago lui fit présent d'un précieux reliquaire en or, orné de perles et de pierres précieuses.



Le désarmement.

L'empereur de Russie a fait envoyer par son chambellan à toutes les cours d'Europe, une note demandant la formation d'un congrès international pour arriver au désarmement général, c'est-à-dire à la suppression des grandes armées permanentes.

Dans les différents pays d'Europe les opinions sont bien partagées, tant au sujet de l'opportunité de cette demande que de ces chances de réussite.

Pour nous le seul moyen pratique d'éviter les guerres serait de rétablir le Pape arbitre des différends entre le peuple. C'est du reste la mission qui lui a été confiée par Jésus-Christ, c'est-à-dire celle de procurer et de maintenir la paix dans le monde. Léon XIII a félicité le Czar de sa noble initiative.

Armées européennes.

Au moment où le désarmement est à l'ordre du jour, il n'est pas sans intérêt de relever le nombre d'hommes que les différentes nations européennes pourraient respectivement mettre sous les armes, en cas de mobilisation.

C'est la Russie qui tient la tête avec 2 500 000 hommes, plus 1 700 000 de troupes provinciales, soit un total de 4 200 000.

La France compte, dans les rangs de son armée active, augmentée de sa réserve, 1 050 000 hommes, plus 1 400 000 de l'armée territoriale, sans compter les dispensés de toutes les classes, en chiffres ronds, 3 millions au total.

L'Allemagne arrive à un chiffre sensiblement égal avec 1 600 000 hommes d'armée active et landwehr, 700 000 de landsturm et à peu près autant de seconde réserve, soit 3 000 000.

L'Italie a 900 000 hommes d'armée permanente, 375 000 de milice mobile et 1 150 000 de territoriale, soit 2 425 000 en tout — sur le papier.

L'Autriche se contente de 820 000 hommes d'armée active, plus 150 000 de réserve et de troupes spéciales et 130 000 de landwehr hongroise, 1 100 000 au total.

Enfin la Turquie, outre son armée permanente et ses rédifs de 1^{er} et de 2^e ban, peut réunir 800 000 hommes.

Le bilan des principales armées européennes donne donc un total de quatorze millions et demi de soldats.

Procession du Saint-Sacrement.

A LOURDES.

De la Croix.



PRÈS avoir assisté aux inoubliables spectacles de la Grotte et des Piscines, il me semblait impossible d'éprouver à nouveau, d'aussi intenses émotions. Je m'étais trompé.

Celui qui n'a pas vu la procession du Saint-Sacrement, n'a pas vu Lourdes. C'est pendant cette marche triomphale et douloureuse qu'éclatent dans toute leur beauté et dans toute leur grandeur la puissance de Dieu et la foi des foules.

Mais pour raconter de telles choses, les mots manquent et je ne puis que balbutier.

4 heures. — Les pèlerins se massent devant l'église du Rosaire et devant les Piscines, en laissant au milieu un large passage pour le Saint-Sacrement. Les malades dans leurs voitures à bras ou sur leurs brancards sont rangés de chaque côté, et la préparation religieuse commence.

Les religieux et les prêtres exhortent le peuple. " Pardon, Seigneur, pour nos péchés; nous nous repentons ", crient les voix enflammées des prédicateurs.

Et dix mille voix répètent: " Pardon! " les bras étendus en croix. La série des invocations continuent pendant trois quarts d'heure, coupée par des *Ave Maria*, exaltant la foi, l'espérance et l'enthousiasme.

" O! Marie, vengez votre gloire salie dans un infâme écrit ", s'exclame un jeune prêtre. Et la foule frémissante de répéter: " Vengez votre gloire! "

Les malades prient avec violence, Ils réunissent leurs forces épuisées pour tendre leurs pauvres bras décharnés. Avec quelle foi, quel amour,

quelle anxieuse impatience ils attendent l'arrivée du Sauveur!...

Il y a là des femmes atteintes d'horribles maladies de la peau, des jeunes filles blêmes que dévore l'impitoyable tuberculose.

Par une suprême et touchante coquetterie, elles ont voulu revêtir leurs blancs vêtements pour attendre l'arrivée du Seigneur!...

Puis, c'est la foule des estropiés, des bancals, des aveugles qui étendent ses files lamentables, comme au temps où le Christ parcourait la Judée.

Cà et là, des enfants, mignons chérubins qui arrachent des larmes, par leur grâce innocente, leur foi naïve et leur candide résignation. Jésus aimait à caresser les petits enfants, aussi leur a-t-on donné des places de faveur.

Derrière une de ces pauvres petites créatures, paralysée des jambes, un groupe de jeunes femmes dont la maternelle tendresse s'est sans doute éveillée en songeant au bébé chéri qui joue là-bas frais, rose et plein de vie, s'écrient en sanglotant: " O mon Dieu, guérissez ce pauvre petit! "

Que j'en ai surpris de scènes touchantes, douloureuses, naïves, nobles ou attendrissantes.

Ici, c'est une jeune fille qui conjure Dieu de lui conserver ses souffrances, mais de guérir son voisin, un prêtre dans la force de l'âge: " Qu'il glorifie votre nom et qu'il vous sacrifie sur l'autel ", dit-elle en joignant les mains!

Là, c'est un estropié qui supplie la foule de prier pour lui. Plus loin, un tout jeune homme demande à un Franciscain de l'exhorter: " Ma foi n'est pas assez grande: Dieu ne me guérira pas. "

Tout à coup, les prières cessent. La voix d'un religieux s'élève puissante: " Le voici! le voici! Agneau sans tache qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous! "

Dix mille voix frémissantes crient pitié vers Dieu. Le Maître de la vie va-t-il entendre ces accents de la douleur?

Le Saint-Sacrement s'arrête devant chaque malade. On aide ceux-ci à se dresser légèrement sur leur brancard pour baiser le pied de l'ostensoir.

La foi du peuple est au-dessus de tout éloge.

Il semble que Dieu a dépouillé les voiles de l'Eucharistie. Il est là devant nous; nous le voyons. Il nous entend.

Enfin la somme des prières a couvert la multitude des péchés. Notre-Seigneur va faire éclater sa puissance.

Tout à coup, un homme du peuple, déjà grisonnant, pouvant à peine faire quelques pas avec deux béquilles, se lève, met ses béquilles sur ses épaules et marche allègrement à la suite du Saint-Sacrement. Les brancardiers veulent lui offrir le bras. Il les repousse. Une indescriptible allégresse

s'empare de la foule : " Merci, mon Dieu ! " clame-t-on de toutes parts.

D'un groupe d'hommes où se trouve un député bien connu, on crie : " Bravo ! "

Puis les chants et les prières recommencent.

Une jeune paysanne en bonnet blanc se lève à son tour ; puis c'est un second estropié. L'enthousiasme ne connaît plus de bornes. A tous les malades on dit : " Levez-vous ! "

Des mains amies les soulèvent, et quand le Saint-Sacrement atteint les marches qui conduisent à l'église du Rosaire, un souffle divin semble passer sur ces malheureux. Une dizaine se lèvent guéris ; d'autres éprouvent un grand soulagement.

Près de moi, une jeune femme était sur le point d'expirer ; on l'avait administrée et elle venait d'éprouver deux syncopes. Elle peut s'asseoir sur son séant et dire : " Ah ! mon Dieu merci, je respire. " Elle n'était plus reconnaissable.

Je n'ai pas la pensée d'indiquer comme des miracles toutes ces guérisons. Aux médecins la tâche de séparer le bon grain de l'ivraie ; mais je proclame ce que j'ai vu, et pour mon compte personnel, je n'ai nul besoin du témoignage de la docte faculté, pour être convaincu : j'ai vu.

Si Dieu n'a pas guéri tous les malades, il n'en a cependant oublié aucun : à ceux qui ont conservé leurs souffrances il a donné la résignation. Et cette résignation est touchante. Elle fait l'admiration des plus sceptiques.

Pas une plainte, pas un murmure, pas une parole de désespoir, ni même de découragement. " Dieu ne l'a pas voulu, dit un pauvre homme, que son saint nom soit béni. "

D'autres s'en prennent à leur manque de foi et à l'insuffisance de leurs prières.

Devant le bureau de l'œuvre de l'hospitalité, je rencontre le général Jacquey, député des Landes, qui paraît très ému.

" Eh bien ! mon général, lui-dis-je, que pensez-vous de ce spectacle ? "

Admirable, me répond-il. Il est impossible de rêver quelque chose de plus beau, de plus grand, de plus saisissant. "

Vient à passer un des estropiés guéris. Un nombreux cortège l'accompagne.

Le général le désigne du doigt et ajoute :

" Voyez donc cette grosse figure placide et bonasse, Ce brave homme n'est certainement ni un suggestionné, ni un névrosé. "

Je ne puis terminer sans consacrer un souvenir ému aux dames de l'Association de Notre-Dame de Salut.

Qu'elles étaient touchantes, lorsqu'elles parcouraient ces rangs de malades, se penchant pour essuyer les visages inondés de sueurs ou pour tendre le petit gobelet d'eau de Lourdes ! C'est là encore un de ces spectacles que la charité chrétienne offre seule. Je les ai revues dans les hôpitaux de Lourdes. Toujours la même abnégation et le même dévouement.

Elles ont surmonté leur délicatesse native pour donner aux malades des soins souvent répugnants. Ceux qui sont à la recherche de la solution de la question sociale feraient bien de chercher de ce côté-là.

Les brancardiers de l'Hospitalité de Notre-Dame de Salut ont travaillé toute la journée au transport des malades des hôpitaux aux Piscines ou à la procession, sous un soleil de plomb. La sueur ruisselait sur leurs mâles figures. Ils sont les dignes fils de Notre-Dame de Salut, M. de Raymond-Cahuzac, président, les dirige avec beaucoup de tact.



LA FEMME CHRÉTIENNE

et ses devoirs.

PAR LE PÈRE JEAN-BAPTISTE BOONE,
de la Compagnie de Jésus. (1)

Mission de la femme chrétienne.

La femme chrétienne épouse.

Comme l'Eglise est soumise à Jésus-Christ, les femmes aussi doivent être soumises à leurs maris. (Ephes. v.)

CELUI qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien, et a reçu du Seigneur une source de joie. (Prov. XVIII.) Le mari d'une femme, qui est bonne, est heureux, car le nombre de ses années se multipliera au double. La femme vertueuse est un excellent partage, c'est le partage de ceux qui craignent le Seigneur, et elle sera donné à l'homme pour ses bonnes œuvres. (Ecc. XXVI.) C'est ainsi que parle l'Esprit-Saint. Quelle est la femme qui fait le bonheur de son mari ? Est-ce la femme riche, la femme qui possède tous les avantages de l'esprit et tous les charmes de la beauté ? Hélas ! les charmes sont trompeurs et la beauté est vaine.

(1) Ce travail est pris, avec permission spéciale, dans la **Petite Bibliothèque Chrétienne**, publiée à Bruxelles [Belgique] par le R. P. Kieckens, S. J. [Collège St Michel].

Un opuscule par mois. Prix pour le Canada : 70 centins par année.

) Prov. XXXI.) La bonne épouse, c'est la femme qui possède une raison nette, un esprit simple ; qui a des goûts modestes, l'amour de la retraite et de la vie de famille, une aversion naturelle pour le monde et ses plaisirs bruyants ; et pour me servir des saintes Écritures, la bonne épouse, c'est la femme qui craint le Seigneur (Prov. XXXI), c'est la femme soumise. (Eph. v. Col. III., I Petr. III.) La vertu et la soumission sont donc les deux qualités essentielles d'une bonne épouse.

1. La vertu est nécessaire à l'épouse pour la mettre au-dessus des difficultés et des dangers du mariage, et l'empêcher de se rendre complice des faiblesses de son mari.

1^o Les difficultés et les tribulations du mariage sont grandes et multipliées. Je parlerai ailleurs des difficultés qu'on trouve dans le soin des enfants et des domestiques ; je n'envisage en ce moment que celles qui se trouvent dans la vie de société. Le mariage est un joug, une sujétion, une espèce d'esclavage, passez-moi le mot, où l'on renonce à sa liberté. C'est une sujétion perpétuelle à quelqu'un dont on ne connaît jamais l'esprit, le naturel, les qualités, que lorsqu'il n'est plus temps de reprendre sa parole. Il faut de la vertu pour surmonter la diversité d'humeur, de caractère, de goûts, de caprice, qui se rencontre souvent entre une femme et un mari.

2^o *La vertu est nécessaire à l'épouse pour éviter les dangers du mariage.* Le premier danger, c'est celui de la compassion. Si au milieu des tribulations qui accompagnent toujours le mariage, l'épouse ne trouve pas dans son mari ce qu'elle réclame si justement, l'encouragement et le soutien dont elle a besoin, elle ne manquera pas de chercher ailleurs cet appui, et, pour sa perte, elle le trouvera facilement, car le malheur touche et attache.

Le second danger du mariage est la flatterie. La flatterie trouve toujours de l'écho dans le cœur de la femme en qui le désir de plaire est, selon l'expression de saint Jérôme, une fureur. Aussi ce désir de plaire la porte avec force à la coquetterie affectée qui est une véritable avance. Oh ! qu'il lui faut de la vertu pour arrêter ce malheureux instinct, et pour rester attachée à un homme qui ne flatte plus mais qui au contraire corrige, éprouve et humilie.

3^o *La vertu est nécessaire à l'épouse pour l'empêcher d'être complice*

des faiblesses de son mari. L'amour conjugal ne doit jamais l'emporter sur l'amour de Dieu et de ses devoirs impérieux et essentiels. Il y a des circonstances où l'épouse doit dire : Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. (Act. v. 29.) Qu'elle soit disposée à suivre toutes les inclinations raisonnables de son mari, c'est un devoir ; mais qu'elle ait aussi assez de force pour lui résister quand il s'agit de participer à ses désordres, à ses injustices, à ses haines ; qu'elle ait assez de conscience pour ne pas négliger ses devoirs religieux, pour ne pas transgresser les lois établies par Dieu dans le mariage ; qu'elle ait assez de caractère pour ne pas se laisser entraîner à de folles dépenses, qui ruineraient sa maison, et à une coquetterie scandaleuse, pour complaire aux caprices d'un mari, qui veut briller dans sa femme.

II. L'épouse doit être soumise à son mari.

Les deux grands Apôtres de l'Église semblent réduire tous les devoirs de l'épouse à la soumission. (I. Petr. III. — Ephes. v, 22. — Col. III, 18. — Cor. XIV. — Tit. II, 5.)

Cette soumission est fondée, selon saint Paul, sur la loi naturelle et sur la loi de grâce : " L'homme n'a point été tiré de la femme, dit-il, mais la femme a été tirée de l'homme. L'homme n'a point été créé pour la femme, mais la femme a été créée pour l'homme. — L'homme est l'image et la gloire de Dieu, et la femme est la gloire de l'homme. (I Cor. XI, 7, 8.) Le mari est le chef de la femme comme Jésus-Christ est le chef de l'Église : comme donc l'Église est parfaitement soumise à Jésus-Christ, les femmes aussi doivent être soumises en tout à leurs maris. " (Eph. v, 22, 23, 24.) Voilà l'admirable doctrine de saint Paul. Mais, d'après le même Apôtre, cette soumission doit être respectueuse comme au Seigneur (Ephes. v, 22), et conforme en tout à ce qui est selon le Seigneur (Col. III). Car si le mari doit aimer sa femme comme Jésus-Christ aime l'Église (Ephes. v, 25), il ne peut jamais exiger de sa femme ce qui serait contraire à son salut et à son bonheur éternel.

La soumission de l'épouse doit être condescendante, prévenante et patiente, là, où les intérêts de Dieu et les devoirs de la conscience ne sont pas sacrifiés ou compromis. L'épouse doit souvent sacrifier à l'union et à la paix, ses goûts, ses affections, ses desirs les plus légitimes, quelquefois même les pratiques de piété qui

ne sont pas essentielles. Enfin, la soumission de l'épouse doit être affectueuse et semblable à celle que l'Eglise porte à Jésus-Christ, son divin Epoux. Or, l'Eglise est si affectueusement soumise à Jésus-Christ, qu'elle ne pense, ne parle, n'agit, ne souffre et ne vit que pour lui ; de même l'épouse doit être si affectueusement soumise à son mari, qu'elle ne pense, ne parle, n'agisse, ne souffre et ne vive que pour lui ; mais toujours, remarquez-le bien, en ce qui est selon le Seigneur. (Col. III.)

D'après tout ce que nous venons de voir, nous pouvons conclure cette instruction par ces paroles de l'Écriture sainte : Celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien (Prov. XVIII, 22), car la femme forte est la joie de son mari, et la femme vertueuse est un excellent partage. (Eccles. XXXI, 23.)

Si cela est vrai pour le mari vertueux, qui a reçu ce grand bien de Dieu pour ses bonnes œuvres (Eccles. XXXI, 3) ; cela est encore vrai pour celui qui ne l'est point, car l'épouse vertueuse a quelquefois le bonheur de convertir son mari. Écoutons sur ce point le Prince des Apôtres : Femmes, soyez soumises à vos maris, afin que s'il y en a qui ne croient pas à l'Évangile par la prédication de la parole, ils soient gagnés par la bonne vie de leurs femmes sans le secours de la parole, considérant avec admiration la pureté dans laquelle vous vivez, et la crainte respectueuse que vous avez pour eux. (Ptr. m.) Que de maris doivent leur salut à des épouses vertueuses ! Soyez-en bien persuadées, femmes chrétiennes, par votre bonté, par votre sage condescendance, par votre patience et par votre piété éclairée, vous pouvez souvent tout sur le cœur de vos maris. Si vous avez à souffrir sous ce rapport, de grâce, ne vous découragez jamais ; rappelez-vous les prières et les larmes de Monique, non seulement pour son fils, mais encore pour son mari ; vivez, priez et espérez comme elle, et comme elle vous serez exaucées.

UN PETIT CIERGE A SAINTE ANNE.



DURANT l'hiver de 18..., par un froid de douze degrés, un prêtre priait devant l'autel de Sainte-Anne, dans l'église métropolitaine de Paris, lorsqu'il aperçut une fille de douze à treize ans, à peine vêtue, qui s'avancait avec précaution, portant allumé un petit cierge d'un sou qu'elle craignait de voir s'éteindre. Cette pauvre enfant avait un extérieur simple, doux, modeste ; et après avoir fixé son petit cierge sur le chandelier triangulaire, elle se mit à prier.

Pendant le prêtre attentif à ce spectacle et touché de cette dévotion dans un jour ordinaire, par un si grand froid, et dans un moment où l'église était presque vide, se demandait : " Que vient faire cette enfant ? quelle grâce demande-t-elle ? Si j'allais m'en informer ? " Et puis, repoussant cette pensée qui lui venait toujours, il se disait : " Mais il n'y a rien d'étonnant, c'est un acte ordinaire de dévotion. " Et il ne voulait plus s'en informer.

Toutefois, après quelques nouvelles hésitations toujours combattues, il sentit comme une impulsion intérieure qui lui disait qu'il manquerait à la grâce, à la Providence, s'il ne suivait pas son premier mouvement.

Docile à cette voix intérieure, le prêtre s'approcha de la jeune enfant : " Mon enfant, pourquoi faites-vous brûler ce petit cierge à sainte Anne ? — Monsieur c'est pour maman. — Mais que désire votre maman ? — Réussir dans ce qu'elle a entrepris.

Il y avait dans ces réponses si courtes une telle réserve, que rien n'indiquait l'instinct de demander, qui n'aurait pas manqué de profiter de l'occasion pour faire étalage des peines et des embarras de la mère.

Cette discrétion pleine de candeur éveilla encore plus la sainte curiosité du prêtre. " Mon enfant, qu'a entrepris votre mère ? — De trouver un peu d'argent. "

L'homme de Dieu comprit alors et se borna à demander : " Le nom de votre mère ? — Tel nom. — Sa demeure ? telle rue, tel numéro. " Et l'enfant et le prêtre continuèrent leur prière à sainte Anne, et le prêtre admirant comment Dieu avait ménagé cette rencontre si fortuite et forcé pour ainsi dire ces explications.

Quelques heures après, par un froid des plus vifs, l'ecclésiastique cherchait la rue indiquée à travers cet écheveau de voies tortueuses qui se brouille en tous sens sur le flanc de la montagne Sainte-Geneviève ; il arrive devant la maison ; elle est de très bonne apparence. Il craint un instant d'avoir été trompé, il demande telle personne, elle demeure bien là ; on lui indique l'étage supérieur.

Il monte, une porte s'ouvre, et la même jeune fille qui avait prié devant l'autel de Sainte-Anne lui apparaît occupée des soins de ménage. " Mon enfant, votre mère n'y est pas ? — Monsieur, elle est en bas, je puis l'aller chercher. — Allez, mon enfant. "

Et le prêtre s'assoit sur une misérable chaise, dans cette misérable chambre, faisant l'inventaire rapide de ce qu'il a sous les yeux. Il voit un mobilier pauvre, mais bien tenu ; des images de piété, un cachet de première communion sont suspendus aux murs ; il sent un peu de chaleur qui se répand d'un poêle de terre.

Une femme arrive bientôt, portant un petit enfant sur ses bras. Cette femme est jeune encore, mais horriblement amaigrie ; on voit dans ses yeux et sur ses joues que le chagrin a fait encore plus de ravages que la misère. Cette mère en entrant sourit au visiteur : " Vous me connaissez donc ? — Ah ! monsieur si je vous connais ! " Et là-dessus, elle entre dans des détails si précis, qu'il est impossible de suspecter sa bonne foi. — " Votre petite fille a fait brûler ce matin un cierge à sainte Anne, et sainte Anne m'envoie vous demander ce que vous désirez de sa protection. — Monsieur, ce que je désire?... Je n'ai jamais rien demandé de ma vie... J'ai trois enfants en bas âge. Je suis couturière, je travaille jour et nuit, et je ne puis plus les nourrir. — Et votre mari ? "

Ici cette femme se tait ; de grosses larmes coulent sur ces joues. " Parlez, ma chère enfant ; votre mari ? "

Alors, par un respect qui révélait une mère chrétienne, elle fait écarter le plus possible la jeune fille qui pouvait comprendre, et dit à voix basse : " Mon mari ? c'est un bon ouvrier qui gagne dix francs par jour... mais... Pardon, Monsieur, d'être obligée de vous parler en toute confiance. Je vous connais et c'est bien sûr que c'est Dieu qui vous a conduit ici. Mon mari ne rapporte jamais un sou à la maison ; il n'y vient, et rarement encore, que pour dormir. " Et la rougeur couvrait ses joues comme si elle eut trop dit. — Sainte Anne veut que vous soyez confiante, dites-moi, je vous prie, toute votre position. — Hélas ! je dois à tous les fournisseurs, et je ne puis sortir sans être assaillie et humiliée par leurs justes demandes. — Après ? — Tout notre linge, nos vêtements sont au Mont-de-piété. Je suis sans draps pour le lit, sans pouvoir vêtir mes enfants. — Et combien faudra-t-il pour éteindre ces dettes, pour retirer les effets indispensables au ménage et dans cette dure saison ?

On fit le calcul avec simplicité, mais avec une discrétion qui charma le prêtre, qui le rendait heureux, car il se disait : " Je pourrai subvenir à tout cela. "

Mais voici les larmes qui coulent plus abondantes encore ; le cœur n'avait pas dit tout son secret ; on presse de ne rien cacher à sainte Anne, qui est si bonne pour les affligés ; et encouragée, la mère, d'une voix plus basse encore, fait cette humiliante déclaration : " Ces dettes, ces privations sont bien dures, mais elles ne sont pas cruelles comme ce que j'ai à vous révéler. Le dernier terme du loyer, soixante-cinq francs, n'était pas payé, le propriétaire voulait nous mettre dehors et retenir nos pauvres meubles ; mon mari indifférent et insensible à l'excès pour sa famille, déclara qu'il laisserait tout vendre volontiers, et ne reparut plus d'une semaine. J'étais aux abois. Un

voisin, que je croyais honnête homme, se présente : il avait su mon embarras, il m'offre la somme due au propriétaire, à la condition de lui souscrire des billets par petites sommes de cinq francs ; j'accepte avec reconnaissance. — Eh bien ! chère dame, vous fûtes tirée de ce pas difficile, et vous pourrez, avec le temps, satisfaire à ces petites obligations — Attendez (et la rougeur couvrant de nouveau son visage, s'injectait jusque dans ses yeux) ; ce voisin, cet homme qui peut aller et venir, entrer à tous moments dans ma solitude sans être remarqué, m'apporte sans cesse de ces billets fatalement souscrits, et me presse de les annuler l'un après l'autre... à des conditions horribles. »

Le prêtre sentit alors qu'il y avait plus qu'une misère corporelle à soulager. Son esprit calcula le montant de toutes ces dettes aux fournisseurs, dettes au Mont-de-Piété, dettes qu'il faut acquitter avant tout pour sauver une mère chrétienne, une ouvrière honnête, et le cœur a pris sa résolution. « Ma chère enfant, dit l'homme de Dieu, trouvez-vous demain à telle heure à la chapelle de Sainte-Anne : sainte Anne vous rendra elle-même son petit cierge.

Et le prêtre s'en allant drapé dans son manteau, abimé dans un doux recueillement, entendit au fond de son cœur ces paroles ; *« Lorsque vous aurez répandu votre cœur dans celui qui a faim, quand vous aurez rempli l'âme affligée, votre lumière brillera au sein des ténèbres ; le Seigneur vous donnera le repos, il remplira votre âme de splendeur, et vos os seront délivrés. Vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera. Vous crierez vers lui, et il dira : Me voici. »*

Le lendemain, au pied de l'autel de Sainte Anne, auprès de ce chandelier qui avait reçu le petit cierge, une pauvre mère, grelottant de froid, priaient absorbée, elle avait passé une bonne nuit, et attendait la réponse sans aucune inquiétude, sans aucun mouvement extérieur.

Une main délicate, sans être aperçue que de Dieu seul, glissait une lettre qui contenait de quoi tout payer.

Que se passa-t-il alors dans l'âme de cette mère ? Comment admirait-elle toute cette conduite miraculeuse de la Providence ? Dieu seul et sainte Anne l'ont su. Toujours est-il que nous avons encore ici un exemple frappant des secours que Dieu ne sait jamais refuser à ceux qui mettent en lui toute leur espérance.



**VIE DU BIENHEUREUX
FELIX DE NICOSIE.**

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

CHAPITRE III

Le Novice.*(suite)*

Les pensées du jeune homme avaient été, dès son enfance, dirigées vers le siècle futur ; la mort de ses parents acheva de le détacher du siècle présent. De tout temps, il s'était senti attiré vers la vie religieuse, mais plus particulièrement vers l'Ordre des Capucins, dont il fréquentait assidûment l'église. La simplicité toute évangélique, la vie pénitente et régulière des religieux avec lesquels il avait été en rapport, répondaient pleinement à l'idéal qu'il s'était fait de la vie religieuse.

A ces motifs principaux devaient sans doute s'adjoindre les suivants. Depuis une soixantaine d'années, la Sicile entière retentissait du nom, des vertus héroïques et des miracles sans nombre de Fr. Bernard de Corléon, capucin, mort en 1669. Sa *cause* déjà introduite, devait être terminée bientôt par Clément XIII, et tous les siciliens se réjouissaient de la béatification prochaine du serviteur de Dieu. Or, Fr. Bernard de Corléon, fils d'un cordonnier, avait exercé dès son enfance et jusqu'à la mort de son père cette même profession à laquelle notre Jacques-Antoine avait été formé par son père, le savetier Amuruso. En outre, en ce même temps et depuis bien des années déjà, le B. Crispino de Viterbe, charmait Rome et toute la Péninsule par la joyeuse candeur de son âme, et par l'expansion naïve de sa dévotion toute filiale envers la Vierge. D'étonnants prodiges marquaient chacun de ses pas ; et la renommée de cet illustre Capucin avait dû certes franchir le détroit et trouver un écho dans tous les couvents de la Sicile. Or, Fr. Crispino, lui aussi avant d'entrer dans l'Ordre, bien qu'il eût fait certaines études, avait exercé plusieurs années sous les ordres d'un oncle, la profession de cordonnier. Toutes ces similitudes de situation étaient bien de nature à attirer aussi le jeune et vertueux ouvrier cordonnier de Nicosie.

L'attrait qui sollicitait Jacques-Antoine progressant de jour en jour, ses pensées devinrent plus précises ; il demanda à Dieu sa lumière, et plus il pria, plus sa vocation à l'Ordre des Capucins devenait évidente pour lui.

En toute simplicité, il soumit au directeur de sa conscience ses désirs et les motifs de son choix, et le sage directeur ne put que constater l'appel de Dieu.

Jacques-Antoine avait vingt ans. Fort de l'assentiment de son confesseur, il se présenta aux supérieurs de l'Ordre et leur demanda humblement à être admis au noviciat. La bonne renommée du jeune homme, l'humilité de son attitude, le rayonnement de sa pureté angélique devaient, certes, plaider en sa faveur ; pourtant les supérieurs rejetèrent sa demande ! Quelle épreuve pour ce cœur si fortement persuadé de la vérité de sa vocation ! Quel parti prendre après ce refus catégorique, et, en apparence, irrévocable ? Tout autre a sa place se fût découragé, ou se fût dirigé vers un autre Ordre. Mais ceux qu'anime l'esprit de Dieu savent attendre et patienter. Ce qui n'arrive pas aujourd'hui peut arriver demain. Ce qui apparaît impossible à l'heure présente peut se réaliser dans un prochain avenir. Ainsi raisonna notre pieux jeune homme. Attristé, mais non découragé, il se mit résolument à pratiquer, autant que possible, en son particulier, toutes les austérités de l'Ordre auquel il se sentait appelé : jeûnes, disciplines, coucher sur la dure, lever de la nuit, longues oraisons et séparation complète d'avec le monde.

Il était d'usage en ces temps-là, dans tous les Ordres religieux, de demander aux postulants une petite somme pour couvrir, au moins en partie, les frais de vêture et d'entretien pendant le noviciat. Jusqu'au jour de leur profession les sujets étant libres de retourner dans le siècle, on estimait qu'ils ne devaient être une charge ni pour l'Ordre, ni pour les bienfaiteurs. Informé de cela, Jacques-Antoine, malgré le refus des supérieurs, commença à mettre en réserve quelque chose de son modeste gain, pour se former ainsi peu à peu le pécule nécessaire.

Bien des fois il renouvela ses instances auprès des supérieurs ; mais hélas ! toujours inutilement. Huit ans se passèrent ainsi.

Ainsi avait été traité, deux siècles auparavant, saint Félix de Cantalice ! Pourquoi les supérieurs agirent-ils de la sorte ? Avaient-ils surabondance de sujets ? N'estimaient-ils pas suffisamment désintéressée la vocation de ces deux jeunes gens appartenant à la classe des travailleurs ? Rien ne nous indique le mobile qui les guida dans ces deux circonstances. Toujours est-il que pendant huit ans nos deux héros ne cessèrent de s'offrir à l'Ordre ; et pendant huit ans l'Ordre s'obstina à les repousser.

(à suivre.)

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,

A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

Série 21

Opérettes pour garçons

La galette de grand'mère	—	—	0,65
Le renard et la cigogne.	—	—	0,90
La petite guerre.	—	—	0,65
La vengeance de maître Herbet.	—	—	0,75
			<hr/>
			2,95

Série 41

Opérettes pour filles.

La galette de grand'mère.	—	—	0,65
Fleurs et abeilles.	—	—	0,90
Un Thé chez Madame Grispoil.	—	—	0,65
Le renard et la cigogne.	—	—	0,90
			<hr/>
			3,10

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Douloureuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-dire : 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

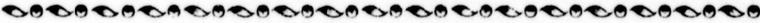
Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuilles à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Petit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur papier.* — Litanies de la Résignation.

Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur. 3 cents chacun. — \$ 2.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, C^{TÉ}. LABELLE, P., Q.



Vieux Timbres-Poste.

Voulez-vous faire une bonne œuvre à peu de frais et contribuer au culte eucharistique? Mettez de côté tous les timbres-poste que vous recevez; cherchez dans vos vieux papiers les enveloppes portant encore des timbres; demandez à vos parents et amis d'en faire autant et de vous remettre ce qu'ils auront ramassé. Puis, quand vous en aurez une certaine quantité, envoyez tout cela par la poste à l'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC, à MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Le produit de la vente de ces timbres-poste sera employé exclusivement **au culte eucharistique**. Ces petits morceaux de papier se transformeront en ornements, luminaire et objets du culte, et prieront pour vous.

Pour rendre cette offrande plus méritoire encore, faites la convention avec Celui qui est prisonnier par amour pour vous dans le tabernacle, que chaque fois que vous prendrez la peine de recueillir un timbre-poste, ce sera par amour pour lui. Vous ferez ainsi autant d'actes d'amour de Dieu, en action.

N. B. Ne détachez pas de leurs enveloppes les timbres datant de plusieurs années; ils ont plus de valeur ainsi.

Pour les timbres les plus récents, vous pouvez les séparer de l'enveloppe mais en laissant un morceau suffisant pour ne pas endommager la dentelure du timbre.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc met en loterie le 4 octobre prochain un objet d'une valeur de \$ 25.00. Toute personne envoyant de vieux timbres-poste avec son adresse, sera inscrite pour un billet de loterie. Il ne sera cependant accusé réception que des envois assez considérables à moins que l'envoyeur n'ajoute un timbre neuf pour la réponse.



A VENDRE A L'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC.
Le SCAPULAIRE de N.-D. du MONT-CARMEL.

SUIVI DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS
SUR LA COMMUNION DES SAINTS ET SUR LA DIME.

Par
J. T. SAVARIA,
Chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal.

Prix: broché 40 centins, relié 50 et 60 centins. Frais de port en plus.